

talent comme devant réduire prochainement aux abois cette égoïste et odieuse puissance.

Au Rédacteur de l'Univers.

Château de Villemartin, 30 mars 1842.

Monsieur,

Si des circonstances qui dominent ma volonté ne me retenaient encore bien loin de vous, j'aurais certainement pris déjà une part plus active à ce grand débat que le clergé français a si glorieusement commencé, et dans lequel nous lui devons à plus d'un titre notre sympathie et notre concours. Car, après les devoirs de l'évêque dépositaire et défenseur obligé de la foi, viennent ceux du père de famille, responsable devant Dieu des enseignemens qu'il donne à ses enfans. J'aurais donc taché, par l'expression sincère et publique de mon admiration envers notre courageux épiscopat, de lui dérober, en les attirant sur moi, une partie de ces colères voltairiennes dont quelques journaux se sont montrés si prodigés, par un de ces déplorables anachronismes qui prouvent que ceux qui parlent le plus de l'esprit du siècle sont, en vérité, ceux qui le comprennent le moins.

Il importe en effet de prouver à ces messieurs que, derrière ce clergé qu'ils semblent isoler du reste de la nation pour l'immoler à ces vieilles rancunes qui ne vivent plus qu'en des cœurs déjà morts, en des intelligences déjà épuisées, se presse toute une génération d'hommes sérieux et dévoués, exempts de préjugés et libres de préventions, qui pensent ce que les évêques proclament et qui tiennent à honneur de compter dans cette noble milice, si ardemment engagée par ses chefs, sous une bannière qui ne recule jamais. Notre tour est donc venu d'appuyer de notre assentiment public les efforts tentés en notre faveur, et de déclarer que la France catholique, et par là j'entends la plus nombreuse, la plus éclairée, la plus honorable partie de notre nation, loin de se séparer, en cette occasion, des dignes pasteurs qui la dirigent, les approuve, les encourage, les applaudit, et s'unit de cœur, de pensée et de parole, à leur sollicitude, à leurs doléances, à leurs protestations.

Qu'est-ce en effet qui leur a voulu cette accumulation intempestive d'accusations odieuses, d'injures surannées, d'impuissantes menaces violemment exhumées de ces ruines du dix-huitième siècle sur lesquelles ont passé, en cinquante années, les malédictions de tant de victimes, les mépris de tous les honnêtes gens, et l'oubli plus que séculaire des générations nouvelles engagées si loin, en si peu de temps ! A l'examiner de près, on s'étonne que le simple, le convenable accomplissement d'un rigoureux devoir ait pu réveiller tant de haines. De quoi s'agit-il, et qu'a-t-on fait ?

Les évêques ont dit : Puisque vous nous refusez la faculté d'instruire la jeunesse française, comme notre religion nous en fait un devoir, puisque vous la forcez à recevoir de vous seuls ce haut enseignement philosophique dans lequel se résume en quelque façon tous les enseignemens divers qui ne le précèdent que pour le préparer, il est indispensable que nous examinions quelle est la nature de cet enseignement, afin que nous puissions dire aux pères de famille, comme notre conscience nous y oblige, s'il leur est permis d'y abandonner leurs enfans, ou s'ils ne doivent pas, au contraire, les maintenir dans une ignorance mille fois préférable à une science de ce genre.²⁷